

Rififis aux pieds de la Bonne Mère

Tiré d'une histoire vraie

Mike Hill
Avril 2026

Mike Hill

Rififis aux pieds de la Bonne Mère

© Mike Hill, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1173-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Une fois que vous êtes dans le racket, vous y êtes pour toujours.

– Al Capone

Prologue

Naples, août 1969.

La mer était noire cette nuit-là.

Pas noire comme une absence de lumière, mais noire comme un mystère qui sait garder les secrets qu'on lui confie.

Au large, la barque était à l'arrêt. Le moteur coupé. On n'entendait plus que l'eau clapoter sur la coque, le vent et les respirations nerveuses des deux hommes.

L'un d'eux tenait une lampe torche. La lumière tremblait légèrement dans sa main.

— On le fait maintenant ? demanda-t-il.

L'autre ne répondit pas.

Il regardait la ville au loin. Les lumières scintillaient dans la nuit, paisibles, indifférentes. De là-bas, personne ne pouvait voir ce qui se passait sur la barque.

Le corps était enveloppé dans une bâche épaisse, serrée par une corde lestée d'un poids. Une forme humaine, lourde, inerte.

L'homme à la lampe posa le faisceau sur le visage de son compagnon qui était ailleurs.

— *Luigi ?*

Luigi Santori ne bougea pas.

Mais il avait appris depuis longtemps que certains ordres ne se discutent pas.

Il poussa alors le corps par-dessus bord sans parler.

Le corps bascula dans l'eau dans un plouf profond.

La surface se déforma.

Luigi resta immobile.

Un instant il pensa à sa famille, à son père, qui lui avait dit un jour :

Dans certaines familles, la mer sert à laver les péchés.

Puis la mer redevint calme.

Comme si rien ne s'était passé.

Il fixa longtemps l'endroit où le corps avait disparu. Il savait une chose. La mer peut avaler les hommes. Mais jamais les histoires.

Et un jour ou l'autre, quelqu'un finit toujours par les raconter.

Chapitre 1 – L’homme de l’ombre

À cette époque, Naples n’était pas une ville comme les autres. Du linge pendait entre les immeubles, des seaux de légumes remontés à la corde, des scooters frôlaient les genoux, le parfum du café brûlé flottait dans les ruelles, et l’odeur de la friture s’échappait des restaurants grands ouverts.

C’était la vie à la napolitaine.

Mais il y avait aussi l’envers du décor. Un envers qui ne faisait pas de bruit quand il décidait de vous avaler, et qui gardait ses exécutions pour les heures où personne ne regardait.

Luigi marchait toujours avec un temps d’avance sur tout, même sur ses propres pensées.

Il n’était pas un chef. Il n’avait jamais voulu l’être. Les chefs s’affichaient, parlaient fort, serraient des mains, promettaient des choses qu’ils ne tenaient pas toujours. Ils se faisaient photographier devant des tables garnies et des voitures neuves. Et surtout, ils en arrivaient à penser qu’ils étaient intouchables.

Lui, il avait compris tôt que l’intouchable, à Naples, n’était qu’un mythe pour les enfants. Un conte qu’on raconte pour que les plus naïfs acceptent de rester dans le jeu.

Mais lui, il savait. Les intouchables finissaient bien souvent entre quatre planches sans qu’on leur demande leur avis.

Luigi n’était pas exceptionnel, on l’appelait quand on avait besoin d’un homme qui n’existe pas sur le papier. Un homme qui monte dans une voiture à une heure précise, qui conduit sans demander où il allait, qui s’arrête là où on lui dit de s’arrêter. Un homme qui sait se taire. Chauffeur, porteur de message, intermédiaire. Et parfois... on disait simplement : « *Il s’en charge.* »

Et il s’en chargeait.

Il comprenait, bien sûr. Pas tout. Mais assez pour savoir que certaines courses ne devaient pas laisser de traces derrière elles. Ni trace. Ni témoin. Juste une absence de plus quelque part dans la ville.

Et Luigi ne demandait jamais pourquoi.

Il connaissait les rues où il ne fallait pas tourner, les cafés où il ne fallait pas s'asseoir, les clochers qu'il valait mieux éviter le dimanche...

Il connaissait la manière dont les conversations changeaient de ton quand quelqu'un entre. Les silences qui se posent comme une main sur la nuque.

Il avait appris tout cela sans qu'on le lui explique.

Naples n'expliquait pas.

Naples montrait.

Il avait grandi dans un appartement trop étroit, avec une mère qui ne faisait pas de bruit, et un père qui rentrait tard, trop fatigué par le travail dans les chantiers pour parler. Dans l'immeuble, les portes restaient ouvertes l'été, et tout le monde entendait tout : les rires, les disputes, les coups, les pleurs.

La ville écoutait.

Et la ville retenait.

Quand il eut l'âge, il allait au marché tous les matins pour trouver du travail. Au début, c'était simple : porter un sac, ranger les étals, charger et décharger des camions... Puis il a été repéré pour son sérieux, son honnêteté, sa ponctualité, et surtout, pour son silence.

On a commencé par lui demander de distribuer des enveloppes, récupérer des paquets, transmettre des informations... Luigi ne posait jamais de question. Dans son monde, il le savait, la curiosité était une maladie qui finissait souvent mal.

Il n'avait pas l'impression d'être un gangster. Ce mot-là, c'était pour les films, le cinéma. Lui, il gagnait sa vie honnêtement. C'est ce qu'il disait. Il avait l'impression d'être un rouage, un homme qu'on utilise, mais aussi un homme qu'on peut remplacer. Il se disait parfois que, s'il refusait une demande ou un ordre, rien ne changerait : ils en prendraient un autre. La vie continuerait. Les scooters circuleraient toujours, les femmes chanteraient toujours en étendant le linge aux fenêtres. Et les enfants joueraient toujours au ballon dans les ruelles à l'ombre des immeubles. Mais lui, perdrait l'occasion de se faire un peu d'argent.

Il sentait qu'il y avait une forme de lâcheté dans sa façon de penser, mais il ne la nommait pas. Il la laissait là, dans un coin caché de sa tête, comme un objet encombrant dont on se sert parfois pour caler une porte.

Les jours ne se ressemblaient jamais, même s'ils avaient tous la même couleur :

celle du ciel bleu d'Italie, d'une mer qu'on devine sans la voir, d'un soleil trop fort qui écrase les façades, et les voix de Rita Pavone ou de Nico Fidenco.

Il avait un petit salaire, irrégulier, toujours en cash. Il n'avait pas de contrat, pas de fiche de paie, pas de preuve. Ça l'arrangeait. Il avait compris qu'il n'évoluait pas dans une société réglée par la Loi, mais par les codes d'une société locale.

Il y avait dans son quotidien, des signes qui faisaient comprendre le rang de chacun. On lui disait « *attends ici* », et il attendait. On lui disait « *fume pas* », et il ne fumait pas. On lui disait « *monte* », et il montait.

Si on le regardait trop longtemps, c'était soit parce qu'on l'appréciait, soit parce qu'on le jugeait. Et à Naples, être jugé, c'était le début des problèmes. Il le savait.

Alors il avait appris à rester en arrière, à se rendre utile sans devenir trop visible. À rendre des services sans s'attacher.

À sourire juste ce qu'il fallait.

À ne jamais rire le premier.

Il avait aussi appris à éviter la violence qui tombe comme un orage. Mais aussi une chose plus profonde encore : la violence qui ne tombe pas d'un coup. Celle qui s'installe comme une habitude et finit par faire partie du voyage, comme une fissure dans un mur qu'on ne regarde plus.

La première exécution qu'il avait vue.

Il s'en souvenait encore.

Elle avait un visage.

Mais surtout une odeur. L'odeur de poudre qui n'avait rien à voir avec les films. Il se souvenait... personne ne s'était précipité. Personne n'avait crié. Un homme avait seulement dit : « *Ça devait arriver* ». Et tous avaient tourné les talons en silence.

Depuis, il avait compris que dans ce monde, il y avait des limites qu'il ne fallait pas approcher. Car derrière ces limites, il y avait des lois implacables : tout ce qui dépasse est coupé. Tout ce qui hésite est brisé. Tout ce qui croit pouvoir s'échapper est rattrapé.

Il vivait avec ça. Il vivait à l'intérieur de ça.

Mais depuis quelques mois, quelque chose avait changé.

Il le sentait dans les regards plus appuyés qu'avant de certains hommes. Dans la manière qu'ils avaient de l'appeler au dernier moment, comme si on testait sa disponibilité, sa fermeté, et sa fidélité. Dans les conversations auxquelles il avait

droit.

Et lui, qui ne posait jamais de question, s'était surpris à écouter autrement.

Un soir, on l'avait envoyé conduire. Une course banale, avait-on dit. Il avait pris la voiture. Il avait roulé sans musique, vitres entrouvertes pour entendre la ville, les klaxons, les voix... Les bruits des pas qui rassurent parce qu'ils font croire qu'on est dans la vie normale.

À l'arrière, deux hommes. Il les distinguait à peine dans le rétroviseur, mais il sentait leur présence comme une pression sur l'air. Ils parlaient bas. Parfois, un mot dépassait : un prénom, un lieu, un horaire. Il n'accrochait pas. Il ne devait pas.

Il s'était arrêté devant un immeuble près du port, un de ces bâtiments où les gens semblent toujours pressés d'y entrer et encore plus pressés d'en sortir. Un homme avait rejoint la voiture. Il avait une veste claire, une odeur d'eau de cologne qui ne masquait pas sa transpiration. Il a salué tout le monde brièvement.

En montant, il a posé sa main sur le dossier du siège avant, juste derrière la nuque de Luigi. Un geste presque tendre. Pourtant, il a senti son ventre se contracter. L'homme lui a tendu une carte de visite. Une adresse.

— On va chercher le colis.

Quand ils sont arrivés à destination, ce n'était pas un restaurant, ni un appartement. C'était un hangar, à la limite d'une zone où les lumières deviennent rares. Le port était proche, invisible, mais présent dans l'odeur du fer et du gasoil.

On lui avait dit d'attendre dans la voiture. Il a attendu, ses mains sur le volant. Des mains ordinaires. Celles d'un homme ordinaire. Pourtant, rien dans sa vie n'avait été ordinaire depuis longtemps. Il se demandait parfois comment on bascule. Est-ce qu'on choisit ? Ou est-ce qu'on glisse sans s'en rendre compte ? À quel moment on ne revient plus en arrière ? Une porte a claqué dans le hangar. Des voix. Un rire bref, puis un silence.

Dans la voiture, le regard fixé devant lui, il pensait à la mer. À l'idée de partir. Pas partir comme on s'échappe en courant, mais partir comme on s'efface, loin, dans un endroit où personne ne le connaîtrait. Il ne savait pas encore où. Il savait seulement qu'il y pensait de plus en plus souvent. Et il savait pourquoi.

Puis, deux bruits sourds le firent sursauter.